

folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XXVII

37^e Année — N° 1

PRINTEMPS 1974

153

FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

**Domaine de Mayrevieille
par Carcassonne**

Secrétaire Général :

RENÉ NELLI

**22, Rue du Palais
Carcassonne**

Secrétaire :

JEAN GUILAINE

**12, Rue Marcel-Doret
Carcassonne**

TOME XXVII

37^e Année — N° 1

PRINTEMPS 1974

RÉDACTION : René NELLI, 22, rue du Palais - Carcassonne

Abonnement Annuel :

— France : 10,00 francs

— Etranger : 15,00 »

Prix au Numéro : 3,00 francs

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques », 32, rue A.-Ramon, Carcassonne
Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier.

FOLKLORE

Tome XXVII - 37^e Année - N° 1 - Printemps 1974

SOMMAIRE

RENÉ NELLI

*Ressemblances thématiques
entre les folklores religieux et magiques
de Bulgarie et d'Occitanie (France du Sud).*

RAYMOND DE BOUISSE

Le Nombre architectural du château de Montségur.

JOSEPH COURRIEU

*Notes sur les professions exercées de 1820 à 1850
dans les villages de St-Martin-le-Vieil et Raissac-sur-Lampy.*

URBAIN GIBERT

Les petites industries du vieux Nébias (Aude).

Ressemblances Thématiques entre les Folklores religieux et magiques de Bulgarie et d'Occitanie (France du Sud)

Il existe entre les légendes religieuses et les croyances populaires encore vivantes en France du Sud et en Bulgarie un certain nombre de traits communs que nous nous proposons de mettre ici en lumière.

Ces ressemblances sont de deux sortes et ne se laissent pas expliquer par les mêmes raisons. Les unes tiennent au fait général que les différents folklores européens présentent, dans les contes et les récits, des structures et des fictions analogues, lesquelles, depuis longtemps, ont été cataloguées par les ethnologues. Les autres ont plus spécialement pour causes, semble-t-il, les rapports de caractère historique qui se sont établis aux XII^e et XIII^e siècles — et peut-être plus tôt, dès le XI^e siècle — entre le Bogomilisme bulgare et le Catharisme occitan.

I. - THEMES FOLKLORIQUES GENERAUX

a) LA MORT PARRAIN.

Le conte de la « Mort parrain » (conte type n° 332 de Paul Delarue) est fort répandu en Europe : un homme se met en quête, pour baptiser son enfant, *d'un parrain qui soit juste*. Dans la plupart des versions européennes Dieu, saint Pierre et la Mort se proposent successivement. Mais les deux premiers personnages sont récusés *comme injustes*. Seule la Mort est juste.

Dans les contes occitans, il faut noter que *le Diable remplace Saint Pierre*, et qu'il est écarté lui aussi comme étant injuste, parce que, selon les théories cathares le Diable ne *punit* pas les âmes, mais les fait souffrir sans raison pour des fautes qu'elles n'ont point commises librement. Dans les contes bulgares de même type les trois parrains éventuels sont le Christ, saint Pierre et l'archange saint Michel (l'archange de la mort, le Psychopompe). C'est ce dernier qui est finalement choisi comme parrain parce qu'il fait mourir tous les hommes sans exception. Nous ne croyons

pas que ce trait soit spécialement « bogomile ». Les ressemblances constatées entre les légendaire occitan et le légendaire bulgare ne ressortissent sans doute pas à une influence du Bogomilisme sur le Catharisme : elles appartiennent au folklore universel ou, tout au moins, européen.

b) Il en va de même pour les thèmes secondaires relevés par Paul Delarue dans les deux folklores : le pariaï surnaturel qui fait de son filleul un médecin infailible (parce que la Mort lui indique à l'avance quels sont les malades qui doivent guérir et ceux qui doivent mourir)..., la bougie allumée qui symbolise la vie de l'âme et qui s'éteint quand elle quitte le corps..., le filleul épris de justice, qui se laisse aller à pécher contre la justice (en voulant sauver celle qu'il aime, ou se sauver lui-même, en s'opposant à la volonté du Destin) : tout cela est commun aux fonds bulgare et occitan.

c) Le conte type n° 330 (Aarne et Thompson. Delarue) : *la Ramée*, offre des motifs particuliers qui ont été transférés par les conteurs bulgares au conte type n° 333. « L'ange de la mort offre à un jeune garçon malchanceux un sac magique qui attire irrésistiblement tous les objets dont il a envie. Dans les versions occitanes, comme dans les versions bulgares, c'est d'abord un pain qui quitte la boulangerie pour s'engouffrer dans le sac, puis une bouteille de vin, puis un bon repas, etc... A la fin le jeune occitan et le jeune bulgare trompent le Diable exactement de la même façon : ils l'obligent à entrer lui aussi dans le sac ».

* * *

d) Toutes les anciennes civilisations ont connu des jours « défendus », maléficiés, pendant lesquels il était interdit de se livrer à certains travaux. Quelquefois, ces jours étaient personnifiés par une être mythique : *Sainte Mercredi*, en Bulgarie ; sainte Agathe, en Occitanie. Les deux mauvaises « saintes » ont mêmes caractères et mêmes fonctions : *elles punissent ceux qui ont enfreint l'interdit*. « Une femme qui travaille la veille du mercredi reçoit la visite de la sainte qui lui ordonne de faire chauffer de l'eau pour y tremper le lin. Heureusement pour elle, elle n'a pas de chaudron et elle doit se rendre chez sa voisine pour lui en emprunter un. La voisine lui révèle alors que si sainte Mercredi a besoin d'un chaudron, ce n'est pas pour y faire tremper le lin, mais pour ébouillanter ses enfants » (conte bulgare).

En France du sud, le jour de la sainte Agathe (5 février) il était également interdit de filer ou de faire la lessive. La « sorcière » s'y vengeait de la femme désobéissante en l'échaudant, elle ou ses enfants. Bien que la thématique traditionnelle se soit fixée surtout sur le 5 février, on la trouve appliquée aussi à *tous les mercredis*, jours où l'on ne devait pas faire la lessive, se laver, « remuer l'eau », sous peine d'attirer l'orage par magie imitative. Ce n'est point par hasard qu'en France et en Bulgarie le chaudron joue en cette occasion un rôle privilégié, ainsi que la voisine qui le

prête à la malheureuse femme et lui donne ainsi le moyen d'échapper à sainte Agathe ou à sainte Mercredi. Dans tous les folklores, de tels êtres mythiques ont pour mission d'empêcher que la transgression de l'interdit ne déclenche un malheur social : un orage ou une tempête.

e) Enfin, il importe de relever quelques détails — peu nombreux — : formules thématiques, comparaison, métaphores dramatisées qui se répètent, mais avec des contextes différents, dans beaucoup de fictions populaires.

1) La « mesure » du ciel — ou de la mer — est souvent établie par la chute d'une pierre dans la mer ou par celle du Diable tombant du ciel. Ce dernier thème figure dans *l'Interrogatio Johannis* ou *Cène secrète* (apocryphe bogomile) et dans la *Vie de saint André* (Matfre Ermengau : *lo Bre-viari d'Amor*, texte occitan de la fin du XIII^e siècle) : « Le diable mesura lui-même l'espace quand il tomba du ciel sur la terre par son orgueil et sa folie » (vers 26395-26397).

2) Dans le conte bulgare : *l'origine de l'ours*, on voit une marâtre obliger la fille de son mari à « laver de la laine blanche pour qu'elle devienne noire ». Dans une version occitane de « Jean de l'Ours », cette épreuve-piège — assez singulière et relativement rare dans le folklore — est utilisée dans un contexte tout différent : c'est la jeune fille capturée par l'ours qui, pour l'éloigner et se libérer de lui, l'envoie, sur les conseils d'une de ses amies, « laver de la laine blanche pour la rendre noire ».

II. - THEMES BOGOMILO-CATHARES

Ces thèmes ne sont pas très nombreux si l'on en excepte, naturellement, ceux qui appartiennent à la littérature religieuse savante et qui n'ont jamais été populaires. Les plus importants sont ceux qui figurent dans la *Légende du Bois de la Croix*, dans la *Légende de l'Arbre de Vie* et dans le *Folklore du Loup*.

1. LEGENDE DU BOIS DE LA CROIX.

Selon les conteurs bulgares, « quand Adam mourut, Eve l'enterra et lui mit dans la bouche trois pépins de la pomme qu'ils avaient mangée tous les deux au Paradis. Il en sortit trois arbres... Après de longs siècles, ces arbres furent retrouvés à Jérusalem par les Juifs, dans un marais où on les avait jetés. Et ce sont eux qui servirent à faire les trois croix sur lesquelles furent cloués le Christ et les deux larrons ».

La même légende — d'ailleurs très répandue au moyen âge — a été versifiée en occitan, au XIV^e siècle et se trouve insérée dans le *Roman d'Arles* : elle s'écarte sur quelques points de la tradition bogomile.

2. LEGENDE DE L'ARBRE DE VIE.

Dans la *Genèse* l'arbre de vie confère l'immortalité. Cet arbre — d'essence bonne — ne figure évidemment pas dans le paradis de Satan, ni dans les mythes cathares qui racontent la chute des Anges (déjà immortels). Mais les écrits cathares font souvent allusion à l'arbre de vie *futur* — celui qui appartient aux cieux incorruptibles, à la « Terre nouvelle » (nouvelle par rapport à l'homme, qui est encore dans le Temps), et dont parle l'*Apocalypse*. Barthélémy de Carcassonas (dualiste absolu du XIII^e siècle) l'évoque dans son *Traité*, ainsi que le *fleuve d'eau vive*, emprunté également à l'*Apocalypse*, livre du Futur éternel (*Un Traité cathare inédit...* édition Thouzellier).

L'arbre de vie, ainsi entendu, se retrouve assez souvent dans les textes populaires bulgares. Il fournit encore aujourd'hui un motif décoratif très fréquent (tissus, meubles). En Languedoc il orne les stèles discoïdales, les meubles rustiques, les colliers gravés fabriqués par les bergers, etc.

3. LE FOLKLORE DU LOUP.

Le Loup a toujours été considéré par les Cathares occitans et italiens comme la *bête satanique* par excellence. Les hérétiques appelaient les inquisiteurs des loups (des loups cruels, des loups possédés par le Diable, des loups déguisés en agneaux, etc.). Mais comme les Bogomiles et sans doute conformément aux mêmes mythes, les cathares languedociens ont été amenés à le doter de caractères qui dépassent l'animalité et à faire de lui un être intelligent et quelque peu contradictoire.

a) « Le Diable veut créer un homme et ne réussit qu'à faire un loup » (Bogomilisme).

— Le loup est le premier animal créé par le Diable ; il est une sorte d'homme manqué (c'est pourquoi, en certains cas, il obéit aux suggestions de l'homme, aux « Meneurs de loups »). (Folklore occitan).

b) « Le Diable ne peut « animer » le loup qu'avec l'aide du Vrai Dieu » (Bogomilisme).

— Le loup — parce que Dieu lui a donné une sorte d'âme — est capable de comprendre la volonté de l'homme, si celui-ci lui parle à l'oreille, comme fit Dieu en le créant. (Folklore occitan).

c) « Le loup se révolte contre le Diable, son père, et lui dévore une jambe (pour un peu il le mettrait en pièces). C'est pourquoi, depuis ce temps, le Diable est boiteux ». (Bogomilisme).

— Le Diable est boiteux parce qu'il a été mordu par un *chien*. Ce sont les chiens, et non pas les loups, qui se sont révoltés contre le Diable et sont passés au service du Bien. (Folklore occitan).

d) « A l'origine, avant qu'il y eût des chiens, les bergers nourrissaient les loups ». (Bogomilisme).

— On découvre de nombreuses traces de cette croyance dans les folklores occitan et italien. En Languedoc, le loup demande ainsi aux bergers un mouton, un poulain, un veau... Les bergers finissent toujours par le tromper et par se débarrasser de lui en lui jouant de vilains tours. (Folklore occitan).

e) « Le loup prétend dévorer plus de brebis que le vrai Dieu ne lui en abandonne. Alors Dieu ôte ses gants et les jette derrière lui. Ceux-ci se transforment en chiens qui se mettent à la poursuite du loup ». (Bogomilisme).

— Le loup est mauvais, il a été créé par le Diable ; mais le chien est bon, il a été créé par le Dieu du Bien. (Dualisme mitigé occitan). — Variante : C'est, au contraire, parce qu'il s'est révolté contre le Diable que le loup est devenu un chien. (Folklore occitan).

f) « Le loup est faible de l'arrière-train et large de la poitrine (parce que Dieu l'a frappé « de sa flûte » sur le dos en y dessinant une croix ». (Bogomilisme).

— On dit aussi en Languedoc que le loup a l'arrière-train fragile et l'avant-train puissant.

g) « Le loup est condamné à mener une vie difficile. S'il trouve de la viande, il en dévore d'énormes quantités en une seule fois. Mais il peut vivre sans manger pendant quarante jours. Il se remplit alors l'estomac d'une feuille de papier ou d'un morceau d'écorce d'arbre pourrie ». (Bogomilisme).

— Le loup peut rester un mois sans rien manger. Il ne se nourrit, pendant ces trente jours, que d'un peu de mousse ou de terre. (Folklore occitan).

Le loup ne fait jamais de mal à celui qui lui donne un morceau de pain. (C'est ainsi que les « Meneurs de loups » nourrissaient ceux dont ils se faisaient obéir).

Au cours de cette étude, nous avons relevé les concordances que l'on peut constater entre le Folklore bulgare et le Folklore occitan, ou, du moins, les plus importantes. Elles sont justiciables de *l'Ethnologie européenne*.

Parmi ces concordances, il y en a quelques-unes qui paraissent postuler, sinon une influence directe du Bogomilisme sur le Catharisme, du moins une sorte de parallélisme explicable peut-être par la similitude relative des deux doctrines. Elles intéressent *l'Histoire des Religions*.

BIBLIOGRAPHIE

- IVANOV (J.) : *Légendes Bogomiles*. (Traduction M. Ribeyrol).
- NELLI (R.) : *Enquêtes sur le Folklore du Loup en Occitanie* (Archives de la revue *Folklore*, Carcassonne).
- RIBEYROL (M.) : *Enquêtes poursuivies en Bulgarie sur les thèmes populaires, littéraires et décoratifs*. - 1971.
- SCHISCHMANOFF (L.) : *Légendes religieuses bulgares*. Paris, 1896.

René Nelli.

LE NOMBRE ARCHITECTURAL DU CHATEAU DE MONTSÉGUR

Si l'architecture primitive du château de Montségur a été remaniée, il est difficile de savoir dans quelle mesure et à quelles époques. Etant donné la surface plutôt exiguë et la forme de l'assiette, il ne semble pas que le plan d'ensemble ait pu varier beaucoup au cours des âges. Et si des remparts ont été édifiés ou rebâties postérieurement à 1244 — ce qui ne paraît pas évident — ils ont dû l'être sur un tracé plus ancien. On ne constate sur le « pog » aucune construction antérieure à l'enceinte actuellement visible, sauf des vestiges de cabanes sans rapport direct avec le château et, à l'intérieur de la forteresse, des restes de murs en gros blocs ayant appartenu, semble-t-il, à des locaux d'habitation aujourd'hui disparus. Les siècles successifs ont pu modifier ou ajouter des détails, changer le style des ouvertures — celui des portes ou des archères, par exemple — mais non point altérer profondément l'ordonnance première du donjon et de l'enceinte. Le donjon est peut-être plus ancien que le reste du château. Au début du XIII^e siècle peut-être constituait-il le seul élément fortifié du site, comme le suggérerait l'existence en remploi, dans le bâti des courtines, des débris de bases d'archères provenant certainement d'une de ses façades devenu intérieure et donnant sur la cour. Mais la reconstruction opérée par les Cathares, entre 1204 et 1210, a dû être totale. En même temps qu'ils restauraient ou reconstruisaient le donjon, ils n'ont pu manquer de le souder étroitement à l'enceinte nouvelle (si tant est qu'elle fût nouvelle), de sorte que tout le monument devait apparaître, au moment du siège de 1244 comme d'une même venue et d'un même style. Et c'est encore ainsi qu'il se présente aujourd'hui.

Le château, dans son état actuel — ou dans ce qu'il en reste — obéit à un plan d'ensemble évident, et plus harmonieux dans ses dispositions générales qu'on ne le supposerait dès l'abord. On lui a prêté diverses significations religieuses ou magiques. On a voulu faire de Montségur un temple du Soleil, un temple manichéen, un temple du Graal. Je ne m'inscris en faux contre aucune de ces interprétations qui, d'ailleurs ne sont pas de ma compétence. La plus répandue et la plus sérieuse, celle de M. Fernand Niel, qui voit en Montségur une sorte de calendrier zodiacal, a au moins le mérite de mettre en lumière des coïncidences troublantes. Et il est parfaitement exact, comme l'a établi le premier cet auteur, qu'une de ces directions privilégiées, celle qui marque l'axe sud-nord, a bien été inscrite de propos délibéré dans la pierre, sous la forme d'une cannelure

verticale gravée sur les assises de la façade extérieure nord. Je ne m'oppose donc pas à ce que le château de Montségur s'accommode de plusieurs niveaux de symbolique. Mais mon propos est plus modeste. J'ai essayé simplement de retrouver le « nombre d'or » — purement architectural — selon lequel son plan a été conçu. Par « nombre d'or » j'entends, assez improprement d'ailleurs, le maximum d'ordre et de symétrie — où, si l'on préfère, de *géométrisation* compatible, dans un édifice donné, avec la structure du terrain utilisable et la fonction qu'il devait remplir.

* * *

Dans l'*Histoire des Albigeois (les ruines de Montségur, 1870, T. III)*, Napoléon Peyrat fait remarquer que « l'architecte n'a admis dans la construction du château que la ligne droite et la forme rectangulaire. Il en exclut presque absolument la ligne courbe... ». Il n'y a, en effet, à Montségur, aucune tour ronde, aucun rempart circulaire. L'escalier du donjon est logé dans une cavité cylindrique, et est, par conséquent, invisible de l'extérieur. Les deux portes, il est vrai, sont à cintre surbaissé. Mais il eût été difficile, à cette époque-là, de prévoir pour une forteresse, des portes rectangulaires. Quant aux corbeaux, arrondis, ils n'apparaissent que comme des détails négligeables dans le plan d'ensemble.

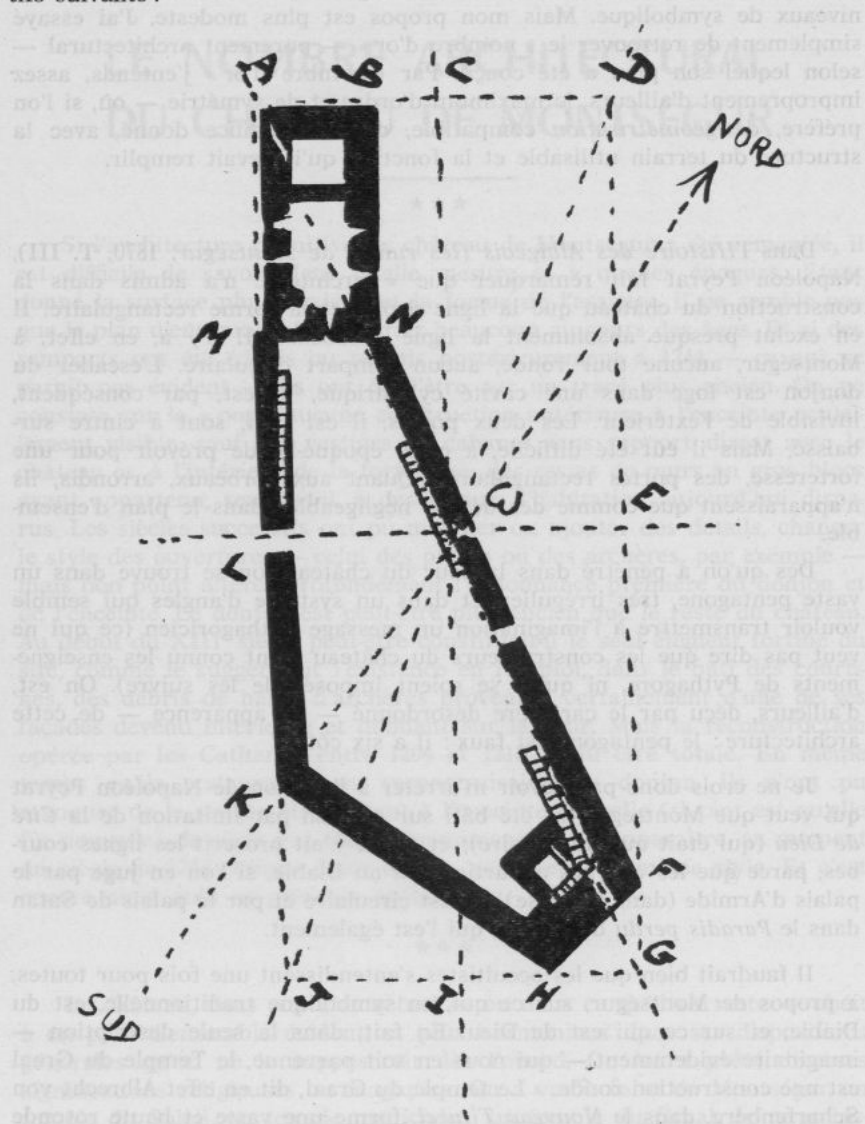
Dès qu'on a pénétré dans la cour du château, on se trouve dans un vaste pentagone, très irrégulier, et dans un système d'angles qui semble vouloir transmettre à l'imagination un message pythagoricien (ce qui ne veut pas dire que les constructeurs du château aient connu les enseignements de Pythagore, ni qu'ils se soient imposés de les suivre). On est, d'ailleurs, déçu par le caractère désordonné — en apparence — de cette architecture : le pentagone est faux : il a six côtés !

Je ne crois donc pas devoir m'arrêter à l'opinion de Napoléon Peyrat qui veut que Montségur ait été bâti sur ce plan par imitation de la *Cité de Dieu* (qui était quadrangulaire); et qu'on y ait proscrit les lignes courbes, parce que les courbes appartiennent au Diable, si l'on en juge par le palais d'Armide (dans le Tasse) qui est circulaire et par le palais de Satan dans le *Paradis perdu* de Milton, qui l'est également.

Il faudrait bien que les occultistes s'entendissent une fois pour toutes, à propos de Montségur, sur ce qui, en symbolique traditionnelle, est du Diable, et sur ce qui est de Dieu. En fait, dans la seule description — imaginaire évidemment — qui nous en soit parvenue, le Temple du Graal est une construction ronde. « Le temple du Graal, dit en effet Albrecht von Scharfenberg, dans le *Nouveau Titirel*, forme une vaste et haute rotonde divisée en vingt-deux chœurs... chaque chœur forme un saillant vers l'extérieur... » (Traduction H. Corbin). Il est donc aussi vain de se demander si les cathares ont édifié Montségur pour plaire à Dieu ou au Diable — que de vouloir à toute force voir une ressemblance entre ce château et les châteaux légendaires du Graal.

* * *

Le plan du château actuel de Montségur présente les caractères objectifs suivants :



1. Il s'inscrit dans un grand rectangle ADGJ, en partie occupé par les constructions, en partie idéal et vide. Cette figure n'est nullement arbitraire : elle est la seule forme géométrique dans laquelle le château puisse être contenu. Elle passe par tous ses angles.

Le grand rectangle ADGJ est « semblable » au petit rectangle ABNM formé par le donjon. La similitude est même atteinte avec une bonne

approximation. Les dimensions du grand rectangle mesurés en mm sur le plan (1) sont 133×58 ; celles du petit rectangle (donjon) $35 \times 15,5$. Les rapports entre les côtés des deux rectangles sont :

$$\text{grands côtés : } \frac{133}{35} = 3,8; \text{ petits côtés : } \frac{58}{15,5} = 3,74.$$

Ajoutons que les deux rectangles — esthétiquement parlant — sont de « bonnes formes ».

2. La diagonale AG du grand rectangle, suivie jusqu'au point *oméga* par la courtine NF est dans le *prolongement exact* de la diagonale AN du petit rectangle (donjon). Je ne pense pas que cette particularité soit due au hasard. La diagonale commune assure la *solidarité esthétique* des deux rectangles.

3. La courtine NF n'est pas *absolument rectiligne* (2). Après avoir épousé le tracé de la diagonale AG jusqu'au point *oméga*, elle s'y casse selon un angle très ouvert, à peine repérable, qui la remonte légèrement vers le nord. Le but recherché par les architectes était, vraisemblablement, d'élargir la surface nord-est du château, qui, sans cette déviations de la courtine, se serait terminée en angle aigu. Ils auraient pu, il est vrai, lui donner une direction rectiligne de N à F — le terrain ne s'y opposait pas — mais dans ce cas, la courtine n'aurait pas été dans le prolongement de la diagonale du donjon et la symétrie « rectangulaire » du plan en eût été légèrement faussée. Sans aucun doute, les architectes *ont voulu* que la forme idéale du château fût un rectangle semblable au donjon et qu'il eût pour axe la diagonale AG.

4. Non seulement la cassure de la courtine au point *oméga* ne compromet pas l'harmonie géométrique du monument mais elle contribue à *l'établir* (le côté DG du grand rectangle passe nécessairement par le point F).

Compte tenu de ce qu'il fallait élargir le château vers le nord-est, on ne pouvait pas trouver à ce problème solution plus élégante ni plus simple. Notons encore que l'angle de cassure étant peu prononcé, le changement de direction du mur n'est visible ni de l'extérieur ni de l'intérieur. On a l'impression d'avoir affaire à un mur rectiligne. L'irrégularité a été camouflée.

5. Au point *oméga* se croisent les diagonales DJ et AG et, naturellement, les médianes du rectangle ABGJ. Ce point privilégié, *oméga*, est situé sur une ligne idéale (verticale) à laquelle correspond la fine cannelure qui court — verticalement — sur la façade extérieure nord, et qui est encore visible aujourd'hui (3).

(1) Plan établi par M. Fernand Niel, les *Cathares*, éditions de Delphes, p. 380.

(2) Le fait a été signalé par MM. Coste et Niel.

(3) Signalée pour la première fois par M. Coste.

6. La droite qui joint le point K au point *oméga* donne exactement la direction sud-nord et coupe la cannelure marquant la cassure de la courtine NF.

7. Le point *oméga* est exactement au milieu de la figure mi-réelle, mi-idéale ADGJ ; et très concrètement, au milieu de sa plus grande dimension : AG.

Le grand rectangle est donc divisé trois fois en trois parties égales :

- a) par la ligne sud-nord (K, *oméga*),
- b) par les diagonales AG, DJ,
- c) par les médianes CI, LE.

Le fait que toutes ces droites passent par le point *oméga*, centre de la figure, empêche de considérer ces divisions comme découlant simplement des propriétés générales des rectangles. Le rectangle idéal de Montségur n'est évidemment spécifié architecturalement que par le croisement de tous ses axes en *oméga*, lequel point, matérialisé sur la courtine NF, par la cannelure qui en marque verticalement la cassure, donne la clé de tout le système.

8. L'axe de la porte L (LE) n'est pas au milieu de la courtine MK (sinon de façon très approximative), mais exactement *au milieu du côté AJ* du grand rectangle. Ce qui montre bien que la symétrie a été établie par rapport au rectangle idéal ADGJ et non pas par rapport à MK ou à AK. Cette droite LE, axe de la porte L, et médiane du grand rectangle, *passé elle aussi par le point oméga*.

Telles sont les données immédiates de l'architecture du château de Montségur. Cette architecture, avons-nous dit, pourrait être qualifiée de « pythagoricienne », d'abord parce qu'elle obéit à la plus parfaite symétrie (*O Theos aei geometrei* : « Dieu fait partout de la symétrie », Pythagore), mais aussi et surtout parce qu'elle ne comporte que des rectangles, des angles et des triangles. Naturellement, il est possible, à partir de ces données, de découvrir bien d'autres « correspondances » et de construire sur elles tous les triangles et pentagones réguliers que l'on voudra — et même des « pentagrammes » inscrits dans des cercles. Mais il entrerait peut-être trop d'imagination dans ces figures surajoutées. Ce qui est sûr, c'est que l'édifice réel produit une impression d'ordre géométrique brisé, imparfait qui demande à être réintroduit dans l'ordre idéal parfait qu'il suggère. Or cet ordre idéal sous-entendu *existe*. Montségur est dissymétrique dans le visible et symétrique dans l'invisible.

Signalons enfin, pour les amateurs de symbolisme mystique que la droite EL et les deux diagonales AG, DJ suggèrent un *chrisme* construit sur *oméga*, ou, si l'on préfère une étoile à 6, voire à 8 branches. L'étoile à 6 branches — (ou le chrisme ?) qui donne la clé de toute la géométrie du château — figure sur les méreaux de plomb trouvés dans les ruines de Montségur.

Raymond de Bouisse.

Note statistique sur les professions exercées à St-Martin-le-Vieil et Raissac-sur-Lampy de 1820 à 1850

Nous croyons utile de fournir ici aux lecteurs de *Folklore* quelques notes sur la répartition des professions dans deux villages de l'Aude, dans la première moitié du 19^e siècle, époque où ils étaient assez peuplés. Les « brassiers », dominaient, mais il y avait aussi de nombreux artisans.

1. — Professions exercées à St-Martin-le-Vieil, de 1820 à 1850.

La population de St-Martin-le-Vieil était alors de 450 habitants, dont la plupart étaient *Brassiers* (1), laboureurs, métayers, journaliers.

Durant cette période, on compte :

- 4 voituriers assurant occasionnellement le trajet jusqu'à Bram, Alzonne, Saissac, parfois Carcassonne et Castelnaudary.
- 7 meuniers dont les moulins étaient à cheval sur le Lampy ou sur un « béal ».
- 4 gardes-champêtres.
- 2 tanneurs-mégissiers (ouvriers tannant le cuir après l'avoir laissé séjourner dans un bain de cendres et d'alun).
- 1 secrétaire de mairie assurant aussi les fonctions de carillonneur.
- 6 jardiniers.
- 5 tisserands (ouvriers confectionnant la toile).
- 1 aubergiste-cabaretier.
- 2 tailleurs d'habits.
- 1 instituteur.
- 1 corroyeur (celui qui donne au cuir tanné les façons destinées à le rendre utilisable dans ses différentes applications (chaussure, maroquinerie, sellerie).
- 2 maîtres-valets de labour.
- 2 bergers.
- 1 « vendeur de farine ».
- 1 marchand d'huile « à la migère ».

(1) Brassier : celui qui travaille de ses bras : travailleur manuel.

- 2 cordonniers.
- 1 médecin.
- 1 cardeur de laine.
- 1 maçon.
- 1 garde particulier.
- 2 fabricants de plâtre travaillant au four de la ferme de « Ranchou ».

2. — Professions exercées à Raissac-sur-Lampy qui comptait environ 450 habitants.

- En 1630 : 1 tisserand de toile.
- De 1680 à 1868 : 11 curés, dont l'abbé Jean-Pierre Sicard, né à Montolieu en 1741, député du Clergé à l'Assemblée des Trois Ordres de la Sénéchaussée de Carcassonne (1789). Assermenté d'abord, puis intrus à Montolieu. Il fut terroriste et persécuteur des prêtres catholiques dont plusieurs furent ainsi poursuivis, emprisonnés ou déportés. C'était un des protégés du Préfet Le Roy qui aurait voulu le faire Grand Vicaire.
- En 1697 : 1 médecin-chirurgien, Martin Perusquy, résidant à Raissac et y exerçant son art. Même coiffé du très haut bonnet pointu des médecins ridiculisés par Molière, son contemporain, il ne pouvait guère que saigner, purger, extraire des dents, « atteller » des membres fracturés, appliquer des sangsues et préconiser quelques tisanes de simples.
- En 1737 : Guillaume Salva était cardeur de laine.
- » Jean Bonnet (2), surnommé « Lé Magé », était voiturier.
- De 1815 à 1855 : 5 maréchaux-ferrants.
- » 4 maçons.
- » 14 « propriétaires-cultivateurs-agriculteurs ».
- De 1818 à 1824 : 2 tailleurs d'habits.
- De 1818 à 1863 : 4 jardiniers.
- En 1818 : 1 tanneur.
- De 1819 à 1853 : 5 corroyeurs (ouvriers apprêtant le cuir).
- » 6 meuniers (moulins à vent, moulins à eau).
- De 1820 à 1872 : 3 menuisiers.

(2) Grand-père d'un « Trésigné » (treginier).

- En 1821 : 1 teinturier.
- De 1821 à 1824 : 2 bouviers.
- De 1822 à 1864 : 4 gardes-champêtres.
- En 1826 : 1 garde-forestier.
- De 1825 à 1848 : 2 secrétaires de mairie
- De 1827 à 1866 : 6 instituteurs.
- De 1831 à 1868 : 5 boulangers.
- De 1837 à 1859 : 5 étudiants.
- En 1837 : 1 fossoyeur.
- En 1850 : 1 égassier (ouvrier préposé au soin des « ègas » : bêtes de somme).
- » 1 Suisse.
- » 1 bourrelier.
- » 1 sabotier. Il creusait les sabots parfois dans du bois de noyer et très souvent dans du bois d'aulne, après que ce bois avait longuement séjourné dans l'eau en vue d'obtenir homogénéité et belle couleur.
- » 2 fabricants de plâtre.
- » 3 cabaretiers. A cette époque-là, le travail était rude. Le soir venu, une détente s'imposait. Où aller ? Au café. Raissac comptait, en 1870, trois cafés et un cabaret. On s'y éclairait à la lueur dansante, fumeuse et parcimonieuse, d'un « calhel » (chaleu). Parfois même, par économie, on éteignait ce lumignon car dans la vaste cheminée flambait, réchauffait et éclairait, un énorme feu d'« auzi » en provenance des « Bruges ».
- En 1852 : 1 marguillier.
- » 1 chaudière (ouvrier qui dirige un four à chaux). Rares sont les habitants de Raissac et de St-Martin-le-Vieil qui, en 1974, s'intéressent aux magnifiques fours à chaux cachés par les broussailles, qui sont des chefs-d'œuvres de construction et qui pourraient encore aujourd'hui reprendre du service !
- De 1859 à 1862 : 4 chantres que le curé Louis Faurie (3), apprit d'abord à lire, puis à connaître les notes de musique, puis à solfier, enfin à chanter.

(3) Abbé Faurie.

- De 1859 à 1870 : 2 sacristains. Sur l'acte de décès de Paul Marty, sacristain, l'abbé Faurie a ajouté une mention constituant un très bel éloge pour ce serviteur fidèle : « Le modèle de la paroisse. Homme accompli ».
- En 1862 : 1 appariteur.
- » 1 perruquier.
- En 1865 : 1 tapissier (vendeur de tapis ou réparateur de tapisseries, ou de tentures d'appartements et meubles recouverts de tapisseries ou de tissus).
- En 1867 : 2 tonneliers.
- En 1870 : 1 serrurier.
- En 1873 : 1 postillon (attaché au service de la poste aux chevaux).

Abbé Joseph Courrieu

(Saint-Martin-le-Vieil).

Les petites industries du vieux NÉBIAS (Aude)

Dans le n° 59 de notre Revue, M. Gaston Maugard a étudié « Les petites industries du vieux Puivert ». Dans l'introduction de son étude, il montre comment la région de bordure pyrénéenne qui se trouve au nord du Pays de Sault et du Saint-Barthélemy était, jadis, un pays d'élection pour les petites industries. Grâce aux renseignements recueillis par M. Albert Cabrol, nous avons essayé de faire pour Nébias, ce que M. G. Maugard avait fait en 1960, pour Puivert.

LES TISSERANDS. — Les métiers du textile n'étaient pas particuliers à Nébias et tous les villages avaient leurs « teisseires » qui utilisaient le lin cultivé dans la commune pour fabriquer une toile solide, c'est donc pour mémoire que nous les citons.

Dans sa « Géographie du Département de l'Aude » (Carcassonne, Pomiès, 1875), A. Ditandy écrit (p. 66) : « Nébias a deux industries assez importantes, celle des dentellières et la fabrication des comportes, qui occupe une centaine d'ouvriers. Cette dernière lui est commune avec Roquefort et Belcaire ». Nous parlerons plus loin des « comportes » ; quant aux **DENTELLIERES** au fuseau, elles ont cessé leur petite activité artisanale au début du siècle, à peu près à la même époque où Cuxac, le dernier tisserand, a fermé sa boutique.

CARRIERS ET TAILLEURS DE PIERRE. — Entre Nébias et Puivert, au nord des alluvions récentes de la vallée du ruisseau de Campferrier, la carte géologique indique des bancs compacts et résistants de calcaires à milioles. Ces couches superposées, plus ou moins épaisses, de roches grises parfois bleutées, à grain très fin, se travaillant facilement ont donné naissance à des carrières de pierre de taille qui ont été exploitées de tout temps, et en particulier pour les ouvrages d'art de la voie ferrée Quillan-Alet. — Le dernier tailleurs de pierre, Fernand Fratelli (72 ans), a cessé son travail en 1968.

LES INDUSTRIES DU BOIS. — Si, comme dans tous les villages de cette région, les travailleurs du bois : bûcherons, charpentiers, menuisiers savaient exploiter et transformer la matière première que la proximité de la forêt mettait à leur disposition, il convient de signaler à Nébias la présence de conduites d'eau en bois, retrouvées intactes ces dernières années. Ces canalisations amenaient l'eau potable au village depuis un siècle et demi.

Mais Nébias était le village des « *semaliers* ».

Les vendanges de jadis, les vendanges classiques ne seront bientôt qu'un souvenir. Déjà les vignes du Narbonnais, du Minervois et du Carcassès ont vu apparaître des machines qui, mécaniquement, s'emparent non des grappes, mais des grains de raisin ; et dans les vignes où la cueillette se fait encore à la main, les dernières comportes disparaissent laissant la place à des récipients en plastique ou à d'autres moyens plus modernes (bennes) destinés à recueillir les grappes. — Fidèle à sa tradition, « Folklore » a fait appel à quelques témoignages afin de sauver de l'oubli une activité artisanale, la fabrication des comportes, qui a presque complètement disparu.

A tout seigneur, tout honneur. Chacun sait, en pays audois, qu'au siècle dernier, on appelait le village de Rivel, Rivel de las semals. Cette appellation est fort ancienne. Dans un document de 1615, on relève : Rexbellus de las Sémals et les cartes des diocèses de Mirepoix et d'Alet portent respectivement en 1781, Rivel de Lasémals et Rivel de las Sémals (1). Sur la carte de Cassini (1770-1780) on trouve également : Rivel de las Sémals. En 1818, le baron Trouvé écrit que : « *Rivel est appelé Rivel de las Sémals, ce nom venant de la fabrication de comportes, appelées Sémals en langue du pays. On désigne sous le nom de comporte une petite cuve ou vaisseau de bois qui n'est point couvert, de forme ovale, plus large par le haut que par le bas, et ayant une espèce de corne de chaque côté pour le porter. Cet ustensile sert à beaucoup d'usages, et principalement au transport de la vendange ; il est aussi employé à transporter le savon noir pour les fabriques* » (2). Si c'est à Rivel que l'on fabrique le mieux et le plus grand nombre de « sémals », il y a aussi des « semaliers » à Nébias et à Roquefeuil, et même un à Quillan. Annuellement, dans la forêt de Rivel, on martelle (3) 200 sapins pour les semaliers ; on peut le faire dans les quartiers où le traînage est difficile, parce qu'ils font les douves sur place, mais il faut que les arbres choisis se fendent droit. Dans la forêt, 15 ouvrier font les cerceaux, les douves cornalières, c'est-à-dire celles à laquelle tient naturellement une branche qui formera la corne (4), ils les transportent à Rivel où 20 ouvriers fabriquent « las sémals ». Il y en a 3 sortes et elles sont vendues par charges : les comportes ordinaires (16 par charge), les comportes charretières (12 par charge), celles destinées au savon noir (20 par charge) ; on fabrique 800 charges par an, elles sont vendues dans l'Aude, les Pyrénées-Orientales, l'Ariège, le Tarn, la Haute-Garonne et l'Hérault au prix de 20 francs (2). — En 1872, dans son Histoire

(1) Abbé Sabarthès. *Dictionnaire topographique du département de l'Aude*. Paris. Imprimerie Nationale. 1912. ,p. 45).

(2) Baron Trouvé. *Description générale et statistique du département de l'Aude*. Paris. Firmin Didot. 1819. (p. 251 et 626).

(3) Les agents des Eaux et Forêts font une marque avec un marteau.

(4) On transporte les comportes à deux avec deux barres de bois (environ 2 m de longueur, 0 m 03 de diamètre, généralement en bois de saule) que l'on passe sous « las banas » (les cornes). « Fort coma un pal sémalier » dit une expression languedocienne. Vers 1955, des brouettes spéciales pour le transport des comportes à travers les vignes ont commencé à être utilisées.

de Rivel (5), Casimir Pont parle longuement des sémaliers : c'est au plus fort de l'hiver, dit-il, dans les quartiers les plus reculés de la forêt qu'ils exécutent leurs grands travaux, ils s'abritent la nuit dans une cabane faite en écorce de sapin recouverte de branches sèches et de mousse, ils couchent sur la paille. Nul n'est réputé bon sémelier, connaissant à fond son métier s'il n'a hiverné plusieurs années consécutives au milieu des sapins, occupé à façonner douves et douelles. A Rivel, le sémelier, debout au chant du coq, assemble les douves, fonce les sémals, les polit, met les « cercles » en lattes de châtaignier. Un rude sémelier fait huit comportes par jour. Les foires d'Azille, d'Alzonne, de Caunes, de Lézignan, de Peyriac et de Mirepoix (pour la Saint Maurice) sont les plus fréquentées. Et C. Pont ajoute : *« C'est en vain que la rivalité et la concurrence de quelques communes voisines, telles que Quillan, Nébias et Bélesta ont essayé d'éclipser l'ancien renom de Rivel de las sémals. Elles n'ont signalé que leur inexpérience par les produits inférieurs de leur fabrication »* (6).

N'épousant pas le chauvinisme local de cet auteur, ce sont des témoignages concernant les sémaliers de Nébias que nous allons reproduire (7).

Au début du siècle, si les nébiassais tiraient de petits revenus de la dentelle aux fuseaux, les nébiassais étaient volontiers sémaliers. Dans les forêts de sapins domaniales on prenait une partie de la matière première grâce au droit d'affouage, mais on s'en procurait aussi en fraude, surtout dans les bois appartenant aux de Mauléon. Voici comment un ancien sémelier raconte ces expéditions : ils partaient à deux, « gorbelh » au dos, « toradora » roulée, « tranchant » dissimulé ; ils sciaient le sapin à la base au ras du sol en faisant le moins de bruit possible, la sciure était recueillie dans leurs blouses à même le sol. L'arbre abattu, le « tranchant » à coups de maillet de bois débitait les tronçons en douelles brutes réservant le centre pour les planches de fond ; la cime et ses branches fournissaient les cornalières. On enterrait la sciure, on recouvrait la souche de gazon, on dispersait tout ce qui restait du sapin, un bel arbre avait disparu sans laisser de traces. On rentrait au village après avoir coupé quelques noisetiers pour les cerceaux.

Voici les différentes phases de la fabrication de la « sémal » (8).

1. Choix et abattage d'un sapin au passe-partout.
2. Tronçonner à 0 m 50, la cime étant réservée aux douelles à cornalières.

(5) Casimir Pont. *Histoire de la Terre Privilegiée (Pays de Kercorb) et de la commune de Rivel*. Paris. Dumoulin. 1872. (p. 368 et suiv.).

(6) Dans les « *Lectures variées sur le département de l'Aude* », Carcassonne, Pomiès. 1876, A. Ditandy a reproduit presque in-extenso le passage de C. Pont consacré aux sémaliers (p. 228 et suiv.). A noter que l'on fabriquait aussi des comportes en châtaignier dans la Montagne Noire.

(7) Enquête faite en août 1971 par M. Albert Cabrol. Témoignages recueillis auprès de MM. Emile Alary et Edmond Lacroux.

(8) Le bruit fait par le marteau était caractéristique ; d'où le pittoresque surnom d'un sémelier de Nébias : Alfred Patapam.

3. Au « tranchoir » et maillet de bois, débiter chaque tronçon en douelles ou en planches.
4. Empiler pour séchage.
5. Choisir deux douelles à cornalières semblables.
6. Egaliser à la scie la longueur des cornalières (10 cm).
7. Façonner à la scie et au « punhal » l'emprise des cornalières sur la douelle.
8. Façonner à la scie, à la varlope, à la colombe chaque douelle à cornalière.
9. Poser chacune de ces douelles dans le moule (chassis en lames de fer), chacune ayant sa place marquée par le trait de repère du cercle supérieur (de bouche). Les maintenir coincées par la baguette ronde.
10. Façonner les autres douelles, les disposer à la suite dans le moule, plus étroites du fond que du haut, leurs tranches légèrement biseautées pour éprouver la courbure, leur centre présentant une lumière (très petit intervalle). Les douelles doivent être en droit fil, sans nœuds.
11. Les deux dernières douelles face à face en oblique de la bouche, sont encastrées de force, à coups de maillet, de haut en bas. Egaliser à la gaffe.
12. La comporte, ainsi ébauchée, saisie par une cornalière, serrée par les deux cercles du moule est mise à terre retournée, la bouche au sol.
13. Mesurer et façonner le cercle moyen haut : plier une longueur voulue de feuillard, l'aplatir sur l'enclume, couper avec ciseau à froid. Percer 2 trous au poinçon à un bout, un seul trou au 2^e bout. Courber le feuillard, faire coïncider 2 trous, poser rivet ; mettre le 2^e rivet en frappant au 2^e trou.
14. Mise en place de ce premier cercle, bien serrer à la chasse et au marteau.
15. Dégager la comporte des cercle du moule.
16. Coiffer une comporte terminée de cette comporte ébauchée. Raboter l'extérieur dans le sens du fil du bois.
17. Mise en place du 2^e cercle.
18. Enlever le 1^{er} cercle et raboter.
19. Remettre le 1^{er} cercle.
20. Mettre cette ébauche (à 2 cercles) dans une comporte finie, raboter l'intérieur au moyen d'un petit rabot à sole incurvée.
21. Mettre le fond de la comporte à tremper dans la « nauca ».
22. Le fond tracé au gabarit sur la planche de fond est découpé à la scie à chantourner.

23. Ce fond est encastré et maintenu dans le billot à fonds. Les bords sont ensuite biseautés à la plane.
24. Retiré de l'eau, le fond de la comporte est biseauté à la plane.
25. La rainure ou mortaise de fond, le « gaulé », est creusée au trusquin.
26. Le fond, en une seule pièce ou à deux pièces, est encastré de force dans la comporte, son biseau dans la rainure. Les fonds à deux pièces ajustées avec de petits fers cylindriques à deux pointes (goujons) sont préférables, ils se gondolent moins.
27. Mise en place du cercle du fond en utilisant la gaffe.
28. Tremper la bouche de la comporte dans la « nauca ».
29. Mise en place du cercle de bouche en utilisant la gaffe.
30. Tailler le biseau de la bouche à la plane.
31. Bloquer les cercles avec des crampillons.

La « sémal » terminée, le « sémalier », fier de son travail, la suspendait par ses cornalières afin de voir si elle était bien équilibrée. Emboîtées les unes dans les autres, elles étaient prêtes à partir pour les foires de Limoux ou de Carcassonne (9).

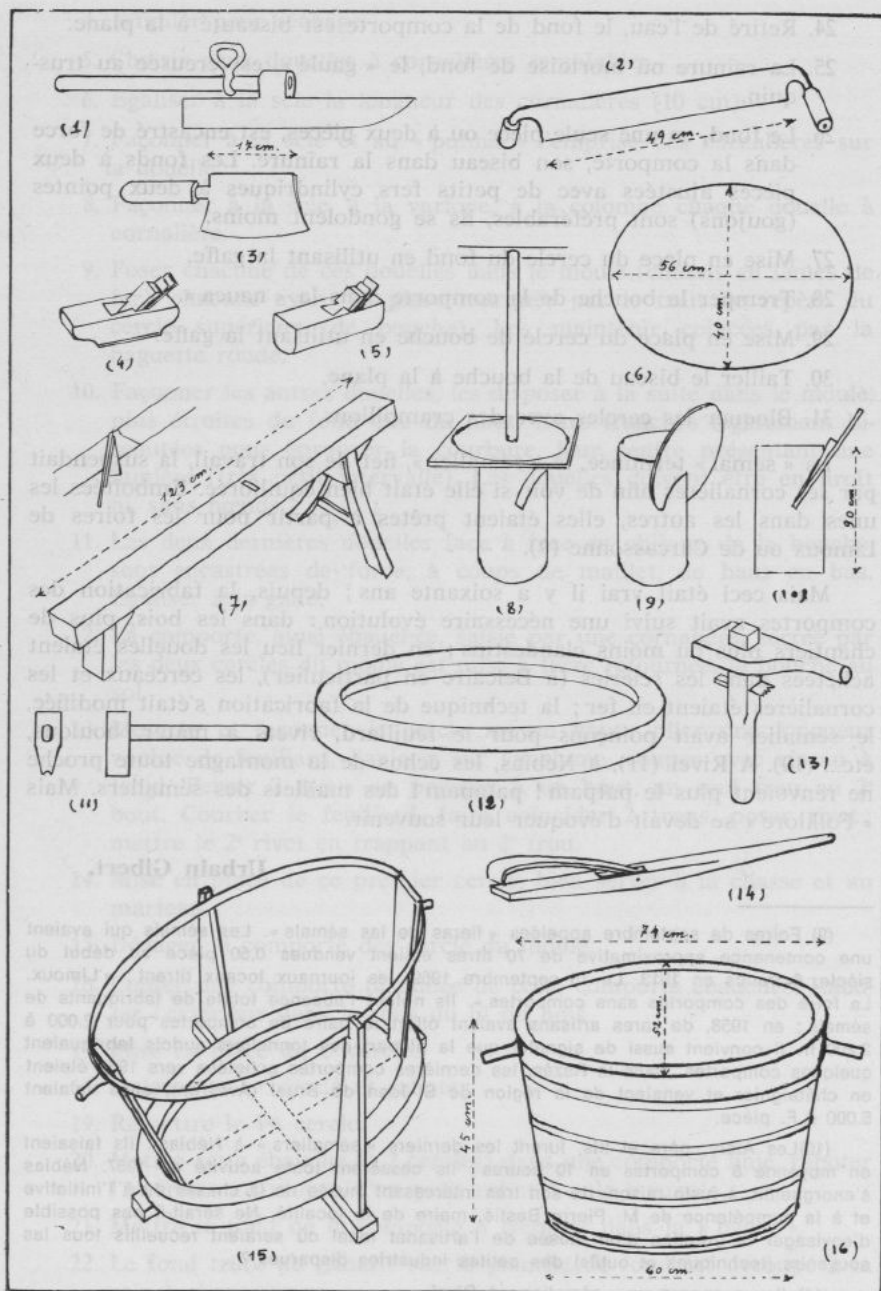
Mais ceci était vrai il y a soixante ans ; depuis, la fabrication des comportes avait suivi une nécessaire évolution : dans les bois, plus de chantiers plus ou moins clandestins ; en dernier lieu les douelles étaient achetées dans les scieries (à Belcaire en particulier), les cerceaux et les cornalières étaient en fer ; la technique de la fabrication s'était modifiée, le sémalier avait poinçons pour le feuillard, rivets à mâter, boulons, etc... (10). A Rivel (11), à Nébias, les échos de la montagne toute proche ne renvoient plus le patpam ! patapam ! des maillets des sémaliers. Mais « Folklore » se devait d'évoquer leur souvenir.

Urbain Gibert.

(9) Foires de septembre appelées « fieras de las sémals ». Les sémals qui avaient une contenance approximative de 70 litres étaient vendues 0,50 pièce au début du siècle, 6 francs en 1913. Le 10 septembre 1959, les journaux locaux titrent : « Limoux. La foire des comportes sans comportes ». Ils notent l'absence totale de fabricants de sémals ; en 1958, de rares artisans avaient offert la paire de comportes pour 2.000 à 2.200 fr. Il convient aussi de signaler que la plupart des tonneliers audois fabriquaient quelques comportes. Dans le Razès, les dernières comportes achetées vers 1965 étaient en châtaignier et venaient de la région de St-Jean de Bruel (Aveyron), elles valaient 5.000 A.F. pièce.

(10) Les Alary, père et fils, furent les derniers « sémaliers » à Nébias ; ils faisaient en moyenne 8 comportes en 10 heures ; ils cessèrent toute activité en 1957. Nébias s'enorgueillit, à juste raison, de son très intéressant musée de la chasse dû à l'initiative et à la compétence de M. Pierre Bastié, maire de la localité. Ne serait-il pas possible d'envisager la création d'un musée de l'artisanat local où seraient recueillis tous les souvenirs (techniques et outils) des petites industries disparues ?...

(11) Il y a encore un « sémalier » à Rivel.



LEXIQUE

Sémalier : fabricant de comportes (semals). Bas-latin : semalis, semalus.

Gorbelh : hotte de noisetier.

Toradora : grosse scie de bûcheron à deux manches.

Nauca : espèce de bac de pierre à fond plat.

LÉGENDES

1. Tranchoir à fendre.
2. Grosse plane (le blanc).
3. Punhal.
4. Rabot à sole de fer pour donner le galbe extérieur à la « sémal ».
5. Rabot à sole cylindrique pour donner le galbe intérieur.
6. Fond de « sémal ».
7. Colombe pour façonner la tranche des douelles.
8. 9. 10. « Billot » planté dans le sol et servant (8) à maintenir la planche pour y découper le fond à la scie à chantourner. Elle est immobilisée par une barre coincée entre elle et une poutre du plafond. (9) la fente latérale de ce même billot sert à maintenir à l'aide d'un coin le fond découpé pour pratiquer à la plane le biseau qui pénètre dans le jable. (10) Détail montrant le coin.
11. « Chassa » pour enfoncer les cercles.
12. « Nauca » en pierre remplie d'eau dans laquelle on fait tremper la bouche et le fond.
13. « Gaulador » (jabloir).
14. « Gafa » pour faire coïncider les douelles si elles viennent à se déplacer pendant le cerclage.
15. Moule pour le montage ou « banca ».
16. « Sémal » terminée.

* * *

(Nos sincères remerciements à M. Serres Pierre, de Montauriol, auteur des croquis).

Documents sonores de l'Institut d'Etudes Occitanes

Disque n° 2

LECTURES OCCITANES

LECTURES OCCITANES : Pour accompagner le *Manuel pratique d'occitan moderne*, de Pierre BEC, PARIS, PICARD, coll. « Connaissance des Langues », n° VII, 1973, 219 pp.

La finalité de ce second disque de *Documents Sonores - I.E.O.* est évidemment tout à fait différente de celle du disque déjà paru. Elle témoigne ainsi de l'esprit d'ouverture, sur tous les horizons occitans, de l'ensemble de la série. Le but du présent document en effet, pédagogique au sens strict du terme, est d'accompagner, par une lecture expressive des quatre textes étudiés, le *Manuel pratique d'occitan moderne*, de P. BEC. Les trois lecteurs, comme on peut s'en rendre compte, sont restés étroitement fidèles à leur propre sensibilité vis-à-vis du texte lu : lecture très lente, très didactique, de G. MARTIN, lecture plus rapide, plus spontanée, plus parlée, de J. MIGOT, position intermédiaire de P. BEC. C'est dire que ces lectures se veulent une reproduction scrupuleuse de la réalité linguistique occitane (d'où l'absence d'emphase ou de sur-articulation artificielle), tout en ayant, en même temps, une finalité orthoépique avouée, plus que jamais nécessaire dans ces temps où la langue, dans sa spécificité la plus profonde, est quotidiennement menacée.

Bulletin à retourner à :

Institut d'Etudes Occitanes — Documents sonores —

Michel VALIERE, Bourg, 86160 GENCAY

ou à : Centre Culturel, 86160 GENCAY

Nom : Prénom :

Adresse :

Souscrit disque(s) I.E.O.-ds-02 à 20 F l'un
(+ port pour l'étranger seulement).

Ci-joint : — un chèque postal

— un chèque bancaire

— un mandat-lettre

— (ou timbres)

} d'un montant de F.

A, le

SIGNATURE,

